

MARIANNE BOURGEOIS

MONSIEUR SIÉ



LITTÉRATURE

ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

« JE NAQUIS. LE RESTE EN DÉCOULE. »

Je range les livres de mon père dont je viens d'hériter. Il y a beaucoup de Segalen. Je me plonge dans la lecture des Segalen, je m'y absorbe. Les textes, les critiques, les biographies, les articles de revues. « Tu sais, le plus intéressant dans ma bibliothèque, ce sont les revues. » J'entends la voix de mon père, j'examine sur les pages de garde sa signature au crayon, un paraphe net, décidé avec la date et le lieu d'achat. Tous ces Fata Morgana, il les a trouvés aux Matinaux de la rue Boulard, la thèse de Bouillier chez Gibert, *Les Écrits de Chine* sur le quai Malaquais. *L'Équipée* de Segalen sur les fleuves et à travers les montagnes de Chine en quête de statuaire se double pour moi de l'équipée de mon père en bord de Seine et à travers les rues de Paris en quête de livres. Je découvre avec émotion qu'il s'est mis à acheter les livres de Segalen à partir du jour où j'ai soutenu moi-même une thèse de médecine. Il ne m'en disait rien, c'était sa façon à lui discrète de s'intéresser à moi, sans que je puisse savoir le cheminement exact de ses pensées. Le nom de Segalen revenait bien de temps à autre dans notre conversation, mais fugacement, sans suivi et maintenant je me plongeais dans ces lectures et je reprenais

avec lui une conversation interrompue ou plutôt une de celles dont j'avais rêvé, sans qu'elle ait jamais eu lieu. Une remontée dans le temps qui m'apportait, me semblait-il, des clartés inédites. Comme si je prenais enfin mesure apaisée de ce passé. Je pénétrais au cœur de la Cité interdite, de cette bibliothèque dans laquelle j'étais tombée enfant, que j'avais fréquentée assidûment, que j'avais fuie à l'adolescence... Tous ces livres jaunis, vieillis... Mélancolie... Ce qui l'emportait pourtant, c'était le plaisir du ressourcement... Je me réjouissais d'aborder Segalen à une heure de liberté, où je n'avais de compte à rendre à personne. Segalen 1878-1919. Qui était cet homme à l'écriture précise, aiguë, nerveuse, hautaine, à quoi avais-je échappé en ne faisant pas sur lui autrefois un travail universitaire, qui était cet homme au col blanc cravaté sur toutes les photos, très soigné de sa personne, l'air strict, rasé de près, la moustache stylisée, les traits fins...

Un poète ? C'est ce qu'il aurait aimé qu'on dise de lui avant tout, je crois, en faisant sonner la finale de son nom breton, « occidental, extrême-occidental, du bout de la terre, du Finistère », Segalène, comme cantilène. Les Bretons pourtant prononcent « Segalain » comme « vilain »... Ainsi à la mairie de Brest :

– Y a-t-il un musée « Ségalène » à Brest ?

– Non, mais nous faisons des colloques sur lui et l'université s'appelle Victor « Segalain »..., me répond une voix féminine au téléphone.

– Vous dites Ségalain !

C'est effectivement la prononciation locale. Et Segalen n'était-il pas pour préserver tous les particularismes ? Oui, mais il avait l'oreille musicale et son nom, il préférait l'entendre chanter en finale.

– Et à Huelgoat, il y a bien sa tombe ?

J’ai prononcé Houelgôte. La même voix courtoise et riieuse :

– Oui, oui, à Hu-el-go-atte...

Segalen, « l’épi de seigle » en breton, M. « Sié » en chinois...

– Vous voulez dire M. « Xie », celui qui écrit ?

Dans son roman *René Leys*, Segalen imagine une scène où des jeunes gens se présentent à leur hôte et donnent leur nom mandchou, le narrateur en retour donne le sien, « Monsieur Sie, dit-il, c’est le monosyllabe choisi parmi les noms classiques des “Cent Familles” auquel se réduit mon nom occidental, extrême-occidental, du bout de la terre, du Finistère... »

M. Sié ou M. Xie ? les sinologues avertis déjà me toisent et froncent le sourcil... Ces conventions qui changent sans cesse pour transcrire les noms chinois en graphie occidentale... Transcription des idéogrammes en *pinyin*...

C’est ainsi avec Segalen, on dirait qu’on ne peut jamais l’aborder innocemment, il faut être infiniment savant, il s’est intéressé à tant de choses, tour à tour médecin, archéologue, sinologue, ethnologue, spécialiste des Maoris et de la Chine impériale, musicien... il faut accepter de se heurter à des spécialistes en tout genre, à des chapelles, à des interdits, halte là, vous ne passerez pas, retournez aux écoles, parlez-vous maori ou chinois ou celte pour vous mêler de son cas, montrez patte blanche, M. Sié ou M. Xié... ?

Je feuillette tous ces livres entassés. Je voudrais les classer par ordre chronologique. Ce n’est pas chose facile. Tant de ces livres sont de publication pos-

thume... Segalen n'avait publié que trois livres de son vivant, le premier à compte d'auteur au Mercure en 1907, *Les Immémoriaux*, les deux autres à tirage confidentiel, *Stèles* publié à Pékin en 1912 et en 1914, *Peintures* publié par Crès à Paris en 1916, en pleine guerre. C'est une des choses les plus curieuses, comment cet écrivain pratiquement inconnu à sa mort a pu se retrouver en l'an 2000 au programme d'agrégation... Un roman policier à rebondissements... Toute une œuvre posthume publiée au fil du siècle et dont le cercle de lecteurs s'est agrandi progressivement... Une vie mouvementée, une postérité inattendue, oui, qui était cet homme ? Peut-on le savoir, de quel droit le traquer, décortiquer telle lettre à sa femme, à ses amis, et pourtant il me semble avoir découvert à lecture surtout du *Fils du Ciel* et de *René Leys*, derrière d'apparents mystères et secrets, des évidences que peut-être j'ai inventées ou projetées...

« Je naquis. Le reste en découle », écrivait Segalen dans l'*Essai sur soi-même* (un très court texte).

Segalen est donc né à Brest en 1878. D'un père déposé à l'Assistance, plus tard préposé aux écritures au Commissariat de la Marine, un homme effacé, dit-on, et d'une mère autoritaire, forte personnalité, fille d'institutrice, catholique intransigeante, Ambroisine. Un prénom qui ne s'oublie pas. Naissance tardive, longuement attendue de Victor Joseph Ambroise Désiré, auquel la mère répétera sans cesse qu'il n'est pas comme les autres. Elle aurait voulu le garder tout à elle. Enfant unique jusqu'à la naissance de sa sœur cinq ans plus tard. Une sœur dont il n'est pas beaucoup question dans les biographies. Il y a bien cette photo où on les voit ensemble, vers 1893, l'aîné chapeauté cravaté mince appuyé gravement sur sa bicyclette à grandes roues, la cadette droite à ses côtés pieds joints, longs cheveux tirés en arrière, déguisée en demoiselle dans une grande robe sage... Cinq ans d'écart... Segalen part seul pédaler avec ardeur, il adore sa bicyclette qui lui permet d'agrandir le périmètre oppressant. Il aime aussi beaucoup jouer du

piano, du violon, de l'orgue avec ses oncles et cousins (un de ces cousins, Jean Cras, sera amiral et compositeur), et non, décidément, il ne sera ni prêtre ni pharmacien comme l'aurait voulu sa mère (elle avait remarqué que les métiers à terre vous faisaient la vie plus longue), il sera médecin de la marine comme l'oncle Émile Lossouarn, ou le grand-oncle Pierre Charles Cras et il partira au loin par-delà les mers. Il n'aime pas vraiment la mer (elle est « bêtassee », dit-il), mais il se récite volontiers *Le Bateau ivre* de Rimbaud : « Ô que ma quille éclate, ô que j'aïlle à la mer », et il prépare la médecine navale à Bordeaux. Ambrosine le fait surveiller par un confesseur, elle intervient dans ses liaisons féminines, il se défend par des crises nerveuses qu'il est difficile d'analyser rétrospectivement, les biographes parlent de « dépression »... Je relis la thèse de Henry Bouillier (publiée au *Mercur* en 1961), la biographie de Gilles Manceron (publiée chez Lattès en 1991) : le cas est complexe, crise d'identité, émancipation progressive, ruses du fils, vie étudiante effervescente à Bordeaux d'abord, à Toulon ensuite, premières fumeries d'opium, mille curiosités, tout ce qui relève de l'art l'intéresse, la musique surtout, il compose quelques pièces, il lit abondamment. Le père Thomasson qui s'intéresse à lui l'adresse à Huysmans. Segalen rend visite à l'écrivain à Liguré. Il rencontre aussi – c'est un presque voisin quand il est à Brest – Saint-Pol Roux qui habite la presqu'île du Crozon. Il met en musique une page de Remy de Gourmont, qui l'introduit au *Mercur de France*. Son premier article sera publié là. Il s'intitule « Les Synesthésies et l'École symboliste ». C'était au départ un chapitre de sa thèse de médecine. Il y est question d'audition colorée, et autres

phénomènes qui passionnaient les symbolistes. Il reniera ce texte plus tard, « la palinodie de mes synesthésies »... Il est bien dans sa façon de se renier, d'être insatisfait, exigeant toujours, ironique envers tous et lui-même, en quête permanente, « j'étouffe dans le roman », il dira au moment de rédiger *René Leys*, ou encore en ouverture d'*Équipée* : « J'ai toujours tenu pour suspects ou illusoire des récits de ce genre : récits d'aventures, feuilles de route, racontars – joufflus de mots sincères », la négation toujours en première intention comme pour s'excuser d'être là, passer au-dessus d'interdits violents... Il étouffe partout sauf en poésie ?

Sa thèse de médecine, il la soutient en 1902, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes*, appelée ensuite *Les Cliniciens ès lettres*. Un verbe précis et ferme pour décrire la façon dont les écrivains se documentent sur les sujets médicaux. Travail rapide. C'est une ébauche descriptive plus qu'une réflexion suivie. Un travail de littéraire qui cite les Goncourt, Huysmans, Flaubert, plus que de clinicien. Si on compare cette thèse à celle que Lacan soutiendra en 1932... Lacan, il est vrai, avait alors trente et un ans et déjà toute une pratique psychiatrique derrière lui. Sa thèse, remarquable de clarté et de force, a la vigueur bulldozer de celui qui toutes forces rassemblées parle vraiment de psychiatrie. Segalen n'a que vingt-quatre ans, il est encore étudiant et surtout dilettante, il se cherche, la médecine n'est pas vraiment sa partie... Intéressé pourtant par la psychiatrie et tout cet « univers souterrain enfoui sous la conscience », « Il y a tout un monde d'impressions vagues, de sensations sourdes qui vit dans les profondeurs inconscien-

tes de notre pensée, sorte de rêve obscur que chacun porte en soi », il fait un stage dans le service du professeur Pitres, disciple de Charcot et doyen de la faculté de Bordeaux. Charcot avait défendu l'étiologie neurologique de l'hystérie et Pitres restait partisan de tout ce qui était pathologie organique et héréditaire. Segalen sans le combattre ouvertement rejette les thèses purement organicistes. Il voit dans la théorie de l'hérédité un prolongement fâcheux de ce dont il est en train de chercher à se défaire, le sentiment de culpabilité et la notion de péché originel. Il critique dans sa thèse avec fermeté le livre de Max Nordau *Dégénérescence*, rendant hommage à Pierre Janet, citant l'étude de Regis *Le Personnage d'Hamlet et son interprétation par Mme Sarah Bernhardt*. Il a suivi les cours du confrère de Pitres, Regis, en 1901. Le psychiatre Regis connu pour avoir accordé un des premiers en France une place essentielle à la sexualité dans la pathologie mentale. Regis qui a participé avec Freud en août 1897 au Congrès international de psychiatrie de Moscou. Regis qui a dirigé cette même année 1897 la thèse de l'ami de Segalen, Chabaneix, *Physiologie cérébrale : le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains* (Segalen retrouvera Chabaneix dix ans plus tard en Chine à Tien-Tsin où il enseignera comme lui à l'Imperial Medical College la médecine occidentale à des étudiants chinois. Il assistera en 1911 à l'agonie de Chabaneix atteint du typhus. C'est une des constantes dans la biographie de Segalen que ces rencontres et retrouvailles dans divers ports du monde avec d'anciens de Brest ou de Bordeaux). Regis enfin qui chargera Hesnard, entré à l'École de médecine navale peu après Segalen, d'une étude approfondie des idées de Freud. Regis a cosigné

avec Hesnard en 1914 *Psychoanalyse des névroses et des psychoses* et Freud les en a remerciés. Il est amusant de trouver Segalen lié à ce courant de modernité. Il ne poussera pourtant pas plus loin et rien n'indique qu'il ait lu Freud, dont les articles commençaient d'être traduits en français comme le signalait Regis à ses élèves, ni qu'il ait jamais analysé en termes freudiens ces troubles qu'il traitait plutôt par un surcroît de travail et d'action. Et par l'écriture. Permanence dans ses textes du thème de l'absence, du vide, du double. Une défiance envers soi qu'il ne cesse de combattre. « C'est une des meilleures réussites de ma vie, si j'ai pu t'aider à avoir confiance en toi-même », lui écrit Henry Manceron (le grand-père de l'historien et biographe Gilles Manceron). Une interrogation permanente sur sa propre sexualité. Une recherche d'identité. Une difficulté à se définir parce qu'il y avait eu au moment de la construction du soi un manque du côté du père, un excès du côté de la mère ? Schéma simpliste et pourtant au moment où je m'étais fait, me semblait-il, une idée assez précise d'une homosexualité en bordure de chemin, jamais admise et pas seulement parce qu'il était plus difficile de le faire en 1900 dans un milieu catholique breton, puis d'officiers de marine, au moment où j'achevais une analyse détaillée de *René Leys*, celui de ses livres qui me semblait avoir le mieux résisté au temps et que j'avais lu surtout comme un roman d'amour inabouti entre deux hommes, au moment donc où je m'étais lancée dans la rédaction d'un article et où je croyais en avoir fini avec la documentation que je n'avais pas envisagée si scrupuleuse, je suis tombée sur un dernier livre qui m'avait échappé, un livre d'Étienne Germe publié aux Presses universitaires de Vincennes en 2001,

Segalen, l'écriture, le nom. Une analyse qui tournait tout entière autour d'un secret. « Architecture d'un secret », disait le sous-titre du livre. Ce secret, c'était pour Étienne Germe la disparition du nom du père, ce qui rejoignait assez l'évidence à lecture de l'œuvre et des biographies d'une atteinte à l'image paternelle.

Segalen aurait dû s'appeler Tréguier. Mais le 20 octobre 1848 un certain Victor Tréguier (grand-père de l'écrivain), avait eu la malencontreuse idée de mourir avant d'avoir épousé Marie-Charlotte Segalen enceinte par son fait. Fille-mère à vingt-deux ans, Marie-Charlotte dépose l'enfant le 4 mars 1849 à l'Assistance. « À l'entrée de l'hospice de Brest, rue Traverse, avait été installée, en effet, près de la porte, une petite fenêtre, avec dans l'épaisseur du mur, un berceau, et, de part et d'autre, deux volets de bois. » La mère a glissé un billet : « Je prie ces messieurs de vouloir bien donner les noms de Victor Joseph à cet enfant. » « Ces messieurs », nous sommes bien au cœur du XIX^e... Le garçon est enregistré sous le nom de Victor Joseph Fual. Ceux qui recueillent ont ajouté Fual au hasard parce qu'il fallait bien un nom de famille. Trois semaines plus tard la mère vient reprendre l'enfant : Rose-Henriette Tréguier, qui a perdu son fils en octobre et qui vient d'apprendre la naissance d'un petit-fils, a demandé à Marie-Charlotte de reconnaître l'enfant, et de venir habiter sous son toit. L'enfant prend le nom de Victor Joseph Segalen et Marie-Charlotte sa mère entre dans le foyer Tréguier comme domestique. « L'enfant sera très honorablement élevé chez ses grands-parents naturels, fera des études au collège de Lesneven et, attributaire finalement des biens des Tréguier [...] constituera pour Ambroisine

Lalance un excellent parti », explique un intervenant, Yves Le Gallo, au colloque de Brest consacré à l'écrivain en 1994 et que cite Étienne Germe. Il cite aussi Gilles Manceron. « Bien qu'il ait échappé au destin des enfants trouvés, le père de Segalen, Victor Joseph, dut probablement vivre, sous le Second Empire, une situation difficile et supporter l'épithète de "bâtard", avec tout le mépris attaché à ce terme. » Il est mille façons de réagir à ce genre de mépris. Il semble que le père de Segalen ait pratiqué surtout le retrait. Un homme discret, habitué à se maîtriser, qui prenait beaucoup sur lui, et qui laissa sa femme Ambroisine gouverner à sa guise et bannir, semble-t-il, celle qui avait été fille-mère et domestique, Marie-Charlotte l'humiliée. Celle-ci assista au mariage de son fils, mais sera ensuite tenue constamment à l'écart. Le fils « n'eut plus avec sa mère que des démêlés judiciaires concernant leurs héritages respectifs et n'assista pas à ses funérailles ». Marie-Charlotte reléguée dans une fosse commune. Histoire édifiante. Victor Segalen l'écrivain ne semble pas s'être beaucoup attardé sur le cas de sa grand-mère, sans doute était-ce inclus dans sa révolte adolescente. Il semble aussi qu'il ait hérité de son père un manque de goût pour la lutte directe et politique. Il prend la fuite, il n'affronte pas.

L'évasion est un art qu'il cultive depuis l'enfance. Étudiant à Brest, il rêvait voyages au loin quand il se réfugiait, après ses gardes auprès des malades, dans les serres tropicales du jardin botanique de l'hôpital maritime. À Bordeaux il marche le long des docks, il y en avait alors de très nombreux le long de la Garonne. Certains des navires amarrés là avaient peut-être été construits du temps du commerce triangulaire,

quand les esclaves, chargés en Afrique, étaient échangés aux Antilles contre du sucre, le sucre rapporté et raffiné à Bordeaux... Segalen aimait marcher en liberté au long de ces quais ou dans les vieilles rues chaudes de la ville, il observait avec amitié les chevaux attelés qui soufflaient à l'arrêt dans leurs sacs mangeoires, il flânait dans les jardins publics, sur l'esplanade des Quinconce, le plus grand jardin public alors d'Europe, où le sel de l'Atlantique se déposait en couche fine sur le monument aux Girondins... Parfois il se rendait à un concert qui se donnait dans un kiosque en plein air ou au Grand Théâtre dont il admirait l'architecture sans savoir encore qu'il allait un jour se passionner pour un tout autre univers de formes, la statuaire et l'archéologie chinoise... Peut-être s'échappait-il parfois de l'hôpital Saint-André et de son grand bâtiment principal qui malgré le cloître attenant, les jardins, la fontaine, les cours successives, sentait son enfermement, il marchait et quand il revenait d'une de ces marches, il disait en se moquant qu'il avait dû piquer sa « crise ambulatoire de dégénéré », qu'il avait été pris de « dromomanie », c'était le terme à la mode, lancé, paraît-il par Regis son maître, il se moquait de cette manie diafoyrus de tout médicaliser et labelliser... Un livre de Hacking, *Les Fous voyageurs* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2002), analyse cette floraison en France de 1887 à 1907 environ d'un nouveau diagnostic psychiatrique, celui de « fugue », une mode qui serait partie de Bordeaux et qui avait d'emblée éveillé l'ironie de Segalen, certains amalgames confus l'avaient choqué, comme si tous les voyageurs, tous les « errants » devenaient suspects de folie, d'hystérie, d'épilepsie, de trauma crânien, lui qui insistait au contraire sur l'im-

portance de découvrir l'existence d'un ailleurs et de savoir se pénétrer de toutes les sensations possibles. Il était par sensibilité première du côté de l'imaginaire, de la musique, du mouvement, du voyage. Et dieu sait qu'il partira loin et souvent.

Après une dernière année d'études à Toulon où se renforce encore son désir de lointains et d'évasion, il part en Polynésie prendre son premier poste et s'y révéler plein d'énergie. L'évasion, mais sans dérobade...

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Les Faubourgs de la rétine, roman, 1991.

La Femme impalpable, roman, 1992.

La vérité, c'est d'abord que j'ai mal à la tête, roman, 2000.